

Michel-Louis Rouquette et le modèle de l'architecture de la pensée sociale

Michel-Louis Rouquette and the social thinking architecture model

Patrick Rateau¹
Andreea Ernst-Vintila²
Sylvain Delouvé³

RÉSUMÉ : Si la psychologie sociale a bien permis une chose, c'est de reconnaître que l'individu humain n'est décidément pas, du moins spontanément, « rationnel ». Tout donne à penser que si les gens ne se conforment pas à la norme scientifique dans leurs raisonnements quotidiens, ce n'est pas toujours qu'ils en sont incapables, mais plutôt parce que des « préférences » les conduisent à raisonner autrement. Dès 1973, Michel-Louis Rouquette propose la notion de « pensée sociale » considérant que la pensée quotidienne, celle qui s'exprime dans les conversations de tous les jours, dans la transmission des rumeurs, la narration des souvenirs, ou les passions des foules, ne possède finalement aucune des spécificités et des contraintes de la pensée scientifique à laquelle on puisse la comparer mais qu'elle en a d'autres. Qu'elle possède, autrement dit, une cohérence et une logique propres qu'il revient à la psychologie sociale de comprendre et de restituer. Après l'exposition de l'architecture de la pensée sociale, les principes de régulation de ce type de pensée seront présentés à travers plusieurs illustrations empiriques.

Mots Clef : architecture de la pensée sociale; Michel-Louis Rouquette; représentations sociales; attitudes.

ABSTRACT : If social psychology has made one thing possible, it was the possibility of acknowledging that the human being is definitely not, at least spontaneously, "rational". All leads to think that while people do not conform to the scientific norm in their everyday reasoning, it is not always because they are incapable of doing so, but rather because some "preferences" make them think differently. From 1973, Michel-Louis Rouquette proposes the notion of "social thinking" considering that everyday thinking, which is expressed in casual conversation, in the transmission of rumors, in the reporting of memories, or in the passion of crowds, does not possess any of the specificities and constraints of scientific thinking that we might compare it to, but does have others. In other words, it has its own coherence and logic that must be understood and retrieved by social psychology. After the presentation of the social thinking architecture, the regulation principles of such kind of thinking are exposed through various empirical illustrations.

Keywords : social thinking architecture; Michel-Louis Rouquette; social representations; attitudes.

De la pensée immature à la pensée sociale

La pensée défaillante

Si la psychologie sociale a bien permis une chose, c'est de reconnaître que l'individu humain n'est décidément pas, du moins spontanément, « rationnel ». Pas en tout cas au sens où toute une génération de théoriciens le pensait. L'homme de la rue a en effet déçu plus d'une fois les thuriféraires de la rationalité. Aucune normativité scientifique ne pouvait conduire à énoncer que le questionnaire de Ross, Amabile et Steinmetz (1977) était plus

1 Laboratoire de Psychologie Sociale (LPS, EA849), Unimes/Aix-Marseille Université – França. E-mail: p.rateau@wanadoo.fr.

2 Laboratoire de Psychologie Cognition, Santé, Socialisation (C2S, EA4298), Université de Reims-Champagne-Ardennes - França.

3 Centre de Recherches en Psychologie, Cognition et Communication (CRPCC-LAUREPS, EA1285), Université Rennes 2 - França.

cultivé que le questionné. Aucune normativité scientifique ne pouvait conduire les sujets de Langer (1975) ayant eux-mêmes tiré leur billet de tombola à le revendre plus cher que ne le faisaient les sujets auxquels ce billet avait été simplement remis. Aucune normativité scientifique ne pouvait amener les sujets de Tversky et Kahneman (1980) à attribuer plus de crédibilité à la proposition « une fille a les yeux bleus si sa mère a les yeux bleus » qu'à la proposition « une mère a les yeux bleus si sa fille a les yeux bleus ». Non pas que l'homme soit incapable de se livrer aux raisonnements que nos théoriciens attendaient d'eux. Kahneman et Tversky eux-mêmes (1982) ont avancé que la plupart du temps, les raisonnements utilisés ne proviennent pas d'une incapacité mais de la non-application d'un raisonnement pourtant disponible. En somme, tout donne à penser que si les gens ne se conforment pas à la norme scientifique dans leurs raisonnements quotidiens, ce n'est pas toujours qu'ils en sont incapables, mais plutôt parce que des « préférences » les conduisent à raisonner autrement.

Quelle attitude avoir devant un tel constat ?

On peut d'abord s'abandonner au pessimisme et déplorer les « imperfections » de la pensée humaine. Choisir cette option, c'est poser l'existence d'un Sujet Universel Concret qui est en permanence défaillant, inculte et limité rapporté à l'étalon d'un Sujet Universel Idéal qui serait parfaitement rationnel et sans défaut. Un sujet concret finalement assez désastreux dans ses œuvres, qui rechigne à utiliser les probabilités, qui est handicapé par des biais de confirmation, ou qui est perpétuellement victime de corrélations illusoire. Tel fut le cas dans de nombreuses recherches partant à la conquête d'une compilation de biais et d'erreurs et fournissant des métaphores de l'homme de plus en plus dégradées, passant de celle du scientifique spontané à celle d'un ordinateur fautif puis à celle d'un avare cognitif. On peut s'interroger sur le choix de cette option et sur les raisons qui l'ont motivé. Considérons-en trois.

La première tient sans doute à l'adhésion à un postulat selon lequel la connaissance scientifique est l'outil le plus efficace pour maîtriser l'environnement. Certes, la science peut être parfois un outil de maîtrise, mais il semble évident que les acteurs sociaux ont une longue pratique d'autres outils permettant d'arriver à leurs fins parmi lesquels on trouvera, pêle-mêle, la séduction, l'obéissance, l'exercice du pouvoir, les pratiques occultes ou encore la magie. Autant d'outils dont l'efficacité n'est certes jamais garante d'une réussite totale mais qui ont fait leur preuve depuis la nuit des temps. En d'autres termes, il n'est rien de moins sûr que la connaissance scientifique soit l'outil le plus disponible, ni même, dans le cours ordinaire des choses, le plus efficace pour maîtriser l'environnement.

La seconde raison renvoie certainement à la conception même de la connaissance selon laquelle celle-ci n'a pour fonction que l'appréhension des propriétés intrinsèquement objective des objets, sous peine de sombrer dans l'erreur, les biais, la subjectivité ou le délire. Cette conception ne repose donc que sur un seul critère : celui de la valeur de vérité. Une proposition ne peut être alors évaluée qu'en tant qu'elle est vraie ou fausse, tendanciellement vraie ou tendanciellement fausse. Pourtant, lorsque les individus produisent des connaissances dans la vie quotidienne, leur problème n'est pas réellement d'être dans le vrai objectif. Ils peuvent avoir bien d'autres critères implicites pour juger de la valeur des connaissances qu'ils utilisent. Ils peuvent par exemple vouloir avancer des connaissances acceptables dans l'univers social qui est le leur et celui de leurs interlocuteurs, ils peuvent aussi vouloir avancer des connaissances utiles à l'action, des connaissances compatibles avec les règles de la conversation, des connaissances qui soient esthétiquement

originales. Autant de critères bien éloignés de celui de la valeur de vérité objective. En taxant la connaissance commune d'erreurs, de biais, d'illusions et de distorsions, on a, en quelque sorte, évalué cette connaissance sur un critère qui n'avait pas grand-chose à voir avec sa finalité.

La troisième raison, enfin, tient sans doute à l'opiniâtreté dont on fait montre les chercheurs pour ne trouver de base à la connaissance qu'au niveau de l'individu et de ses neurones. Considérer que le sujet de la connaissance est d'abord un sujet individuel ne peut que satisfaire le sens commun libéral états-unien sur lequel nous sommes condamnés à revenir régulièrement pour comprendre les options de la psychologie sociale. Mais cela est faire bon marché de ce qu'il peut y avoir de collectif (et pas seulement de social) non seulement dans la production et dans la forme de cette connaissance, mais aussi dans sa mémoire et sa transmission. Les tenants des représentations sociales l'affirment depuis longtemps et certains théoriciens en matière de norme d'intériorité l'ont aussi démontré. Au final, cette troisième raison bute fatalement sur les exigences et les contraintes de ce qu'il faut bien considérer comme *les logiques sociales* du raisonnement (Doise, 1993).

Tout cela conduit à une deuxième option qui vise à considérer non pas l'existence d'un Sujet Universel Concret mais celle d'un Sujet Pratique « *dont les activités cognitives sont à la fois motivées et conditionnées par son insertion sociale particulière, autrement dit par sa citoyenneté au sens étymologique du terme* » (Rouquette, 2009, p. 6). Choisir cette option, c'est considérer que la pensée quotidienne, celle qui s'exprime dans les conversations de tous les jours, dans la transmission des rumeurs, la narration des souvenirs, ou les passions des foules, ne possède finalement aucune des spécificités et des contraintes de la pensée scientifique à laquelle on puisse la comparer. Mais c'est considérer qu'elle en a d'autres. Qu'elle possède, autrement dit, une cohérence et une logique propres qu'il revient à la psychologie sociale de comprendre et de restituer. Telle a été toute l'ambition du travail de Michel-Louis Rouquette.

Le modèle de la pensée sociale

Dès 1973, il propose le terme de « pensée sociale » pour rendre compte de ce qui « *désigne à la fois la spécificité de la pensée quand elle prend pour objet un phénomène social, et la détermination constitutive de cette pensée par des facteurs sociaux* » (cf. Rouquette, 1973; Rouquette et Rateau, 1998). Autrement dit, ce qu'énonce Rouquette, c'est que ce qui conditionne et rend compte de la connaissance quotidienne c'est avant tout l'insertion sociale des individus qui l'exprime. Cela entraîne que « *c'est du côté de cette insertion qu'il convient de rechercher les principes de production et de régulation de ces activités cognitives* » (Rouquette, 2009, p. 6).

Etudier la pensée sociale, c'est donc abandonner le projet d'établir un catalogue d'erreurs, de biais, d'inconséquences et de manquements de toutes sortes à l'aune comparatif de la logique normative des sciences, mais considérer au contraire que ces « erreurs » font corps et sens. Elles font corps parce que les processus cognitifs qui les sous-tendent sont profondément liés les uns aux autres et qu'ils n'apparaissent pas au hasard. Elles font sens parce que leur occurrence, à propos d'un objet donné, est presque toujours la signature d'une position sociale particulière.

Prenons les rumeurs (Rouquette, 1975) : d'un côté elles sont déterminées par les appartenances sociales relatives (c'est ainsi que l'on trouvera des rumeurs spécifiques aux

parents d'élèves, au ouvriers, aux lycéens, etc.), de l'autre, chacun de nous peut croire aux rumeurs les plus insensées dès lors qu'elles nous concernent de près, même si l'on est par ailleurs parfaitement rationnel au sein de son travail ou de ses affaires. On retrouve la même chose pour les avatars de la mémoire historique : nous nous souvenons ensemble de ce qui nous importe, même si ce n'est pas le plus important historiquement, et nous n'avons pas les mêmes souvenirs que nos voisins si ceux-ci ne sont pas nos proches idéologiques ou sociaux (Deschamps, Paez et Pennebaker, 2002 ; Rouquette et Delouée, 2008). Dès lors qu'il a une pertinence sociale pour les groupes, aucun objet, petit ou grand, trivial ou rare, anodin ou important, n'échappe à ces clauses : ils révèlent des perspectives différentielles, aussi bien *d'un groupe à l'autre que chez le même individu* à différents moments.

D'un groupe à l'autre, comme l'a remarquablement montré l'étude princeps de Moscovici (1961) sur les représentations sociales de la psychanalyse, qui éclaire comment, dans les années 50, les communistes attribuaient à celle-ci une signification essentiellement politique, alors que les catholiques la jugeaient d'abord d'un point de vue moral, les uns et les autres prenant ainsi parti sur un objet finalement différent, et les uns et les autres tenant bien entendu leur vision pour « vraie ». Notre connaissance du monde dépend ainsi fondamentalement de notre position relative et la notion commune « d'objectivité » doit être en ces matières sérieusement révisée, surtout si on prétend la comprendre comme une sorte d'idéal d'universalité.

Chez le même individu, car lorsqu'il ne s'agit plus de son métier, le technicien le plus positiviste bascule à l'occasion dans les croyances irraisonnées (ou, plutôt, différemment raisonnées) de la pensée magique ; il recourra ainsi parfois au guérisseur ou à l'astrologue, prolongera volontiers une « chaîne magique » qui pourrait lui apporter fortune (Rouquette, 1994), donnera foi aux plus incroyables rumeurs, ou pratiquera des gestes propitiatoires. Contrairement à certaines attentes qui ont mobilisé des centaines de chercheurs pendant toute une génération, la consistance logique n'est pas du tout un besoin irrépressible et lorsqu'elle est apparaît sous ce jour, c'est parce qu'une forme particulière de sociabilité en fait localement une norme. Mais ce n'est pas, loin s'en faut, le cas général. Quand il passe contradictoirement du public au privé, du général au particulier, de ce qui concerne autrui à ce qui le concerne, du naturel à l'artificiel, l'individu n'a pas le sentiment de violer des règles : il en change par convenance. La consistance n'est pas définie par rapport à des principes, mais par rapport à des situations qui dépendent, avant toute chose, de niveaux d'implication (Ernst-Vintila, 2009).

Nul n'est besoin de multiplier ces exemples. Toutes les manifestations de la pensée sociale, qu'il s'agisse des rumeurs (Rouquette, 1975, 1990, 1992), des représentations sociales (Haas, 2006), de la mémoire sociale (Laurens et Roussiau, 2002 ; Sá, 2005 ; Rateau, 2009), ou de la mobilisation des foules (Delouée, 2009), indiquent qu'une activité cognitive ou son résultat manifeste se trouve davantage rattachés à une appartenance socioculturelle spécifique qu'aux propriétés supposées objectives de l'information à traiter. En outre, que cette filiation est révélatrice de cohérence et de continuité. Les gens ne disent pas n'importe quoi et ne pensent pas n'importe comment, malgré les apparences. Prise dans son ensemble, la pensée sociale n'est donc pas sans structure. Tout indique au contraire que sous l'apparente diversité de ses formes de manifestations et de ses contenus, s'étend une raison étroitement liée aux caractéristiques fondamentales de la sociabilité.

Il s'agissait donc de s'interroger sur les déterminants régulateurs de cette fidélité et sur les modalités de cette connaissance. Car dans l'esprit de Rouquette, ce que recouvre l'étude de la pensée sociale est double : d'une part mettre en évidence l'intervention des facteurs sociaux dans la détermination des processus de pensée et, d'autre part, rendre compte des spécificités propres de ces processus. En effet, « *il ne suffit pas de dire que cette pensée obéit à des logiques autres sans tenter de préciser plus avant ces dernières à un niveau satisfaisant de généralités* » (Rouquette, 2009, p. 9). À ce titre, deux modèles généraux et complémentaires ont été élaborés : « l'effet de champ » (Rouquette, 1998 ; Rouquette et Rateau, 1998) et « l'architecture de la pensée sociale » (Rouquette, 1996 ; Rouquette et Rateau, 1998 ; Flament et Rouquette, 2003 ; Juarez et Rouquette, 2007 ; Rouquette, 2009). Voyons-les tour à tour.

Les principes de régulation de la pensée sociale

L'effet de champ

Tout objet social est tripletement marqué dans une communauté donnée : par l'héritage d'habitudes cognitives et de valeurs qui en détermine fondamentalement la saisie, par les rapports de cette communauté avec d'autres groupes, rapports au sein desquels cet objet peut faire figure d'enjeu distinctif ; par la latitude, enfin, que cette communauté accorde à l'expression individuelle (Rouquette, 1998, p. 44).

La pensée sociale est la pensée de tous les aspects de la sociabilité. À ce titre, elle ne saurait être caractérisée par des contenus particuliers qui la singulariseraient. Tous les contenus peuvent en fait être rassemblés au sein de principes généraux et l'on assisterait moins à un effet de sens qu'à un effet de champ. Cet effet de champ renvoie au fait que tout objet de pensée sociale peut être saisi dans un dispositif général caractérisé par trois propriétés.

L'héritage

Tout objet est référé, directement ou analogiquement, à une mémoire partagée, laquelle est un produit de l'histoire relayé ou renforcé par des institutions. Nous n'inventons jamais, chacun à notre tour, là où le hasard nous place, nos valeurs, notre façon de voir le monde et les autres, nos principes de compréhension : ils sont en quelque sorte déjà-là et l'éducation que nous recevons de mille façons nous en fait les héritiers. Une innovation, par exemple, sera comprise et évaluée sur la base de la connaissance antérieure commune qui s'en rapproche le plus. De même, toute expérience vécue sera comparée à des expériences présumées semblables que les autres membres du groupe peuvent connaître parce que des conversations antérieures les auront propagées et catégorisées. On reconnaîtra là le processus d'ancrage des représentations sociales fort bien décrit par Moscovici (1961) et Jodelet (1989). Nous percevons d'autant moins cet héritage qu'il s'identifie pour nous à la vérité même du monde. En d'autres termes, et pour une large part, nous ne faisons qu'apprendre la construction déjà réglée de notre environnement physique, social et culturel, les valeurs qui l'investissent, les catégories qui l'ordonnent et les principes même de sa compréhension. Cette propriété fait de chaque sujet socialisé un héritier et de chaque objet une occasion de reconnaissance ou de rappel de cet héritage.

L'altérité

Mais ce dispositif de sociabilité n'a de sens pratique que dans la mesure où il s'articule selon des divergences entre les groupes. L'existence des « uns » implique celles « des autres ». Aucune culture, large ou étroite, ne peut prétendre y échapper. Cette altérité se décline à tous les niveaux : habitudes alimentaires, statut du corps, éducation, croyances éthiques, etc. C'est dans la mesure où nos façons de voir, de concevoir et de réagir se distinguent de celles que nous imputons à un autre groupe que notre sociabilité effective se concrétise comme appartenance.

L'expression individuelle

Il faut enfin considérer la part des déterminations individuelles rendue manifeste par la diversité des jugements que l'on observe au sein d'un même groupe à propos d'un objet donné. Ce phénomène est indéniable, mais on se trompe souvent sur son sens. Loin de mettre en évidence l'autonomie de la personne, cette propriété signe encore l'emprise de la position sociale relative. En effet, l'importance des prises de position individuelles est en rapport inverse avec la pertinence de l'objet considéré et/ou avec le degré de généralité de la position exprimée. Il est ainsi plus facile de se singulariser à propos d'un thème marginal qu'à propos d'une question essentielle pour le groupe. Par ailleurs, la parole « autonome » de l'individu au sein du groupe nécessite que lui soit reconnu, par la collectivité même, le « droit à la parole ». C'est donc bien dans un espace ménagé par la sociabilité, et non dans une sorte de territoire naturel d'autonomie, que cette parole individuelle peut advenir.

L'architecture de la pensée sociale

Ce modèle, plusieurs fois présenté, formalise le constat de Doise (1982, 1985, 1990) selon lequel les représentations sociales dépendent de systèmes idéologiques plus généraux.

Prenons un échantillon d'objets thématiques à propos desquels il n'y a pas consensus au sein d'une société donnée. Puis recueillons les opinions exprimées sur ces mêmes objets au sein d'un groupe particulier donné. Il est fort probable que des corrélations plus ou moins importantes apparaîtront, y compris entre des objets thématiques apparemment très éloignés. Autrement dit, certaines opinions iront plus ou moins systématiquement de pair chez nombre d'individus du groupe considéré. Comment rendre compte de cet assemblage ? On ne peut le faire qu'en recourant à une « raison » plus fondamentale, susceptible de donner une consistance à chaque sous-ensemble d'opinions attesté. Cette raison unificatrice est ce que l'on peut appeler une attitude. Par exemple, la volonté de voir un plus grand nombre de policiers dans les rues, la condamnation de la déviance, le soutien systématique à la répression constituent autant d'opinions exprimant une « attitude autoritaire ».

La même démarche peut être récursivement appliquée aux attitudes. Ce qui rend raison d'un faisceau d'attitudes reliées et partagées dans une population est une représentation sociale. Par exemple, une attitude autoritaire, une attitude militariste et une attitude nationaliste se rattachent directement à une certaine représentation sociale de l'État. Celle-ci fédère donc, sans s'y réduire, un ensemble d'attitudes consistantes entre elles.

Enfin, ce qui rend raison d'un ensemble de représentations sociales effectivement conjointes est une idéologie, dans le sens particulier d'un système d'idées génériques, de valeurs irréductibles et de schèmes de connaissances tenus pour universels et évidents. La représentation de l'État, par exemple, et la représentation de l'économie, en France, utilisent toutes deux le même appareillage de notions (interventionnisme, libéralisme, protection, capital, etc.) dont on ne conteste ni l'importance, ni la pertinence, ni la réalité, comme s'il s'agissait de propriétés essentielles et non d'attributs historiquement construits. Les deux représentations sont donc construites à partir de ressources cognitives communes qui les intègrent dans une même famille.

Au final, cette architecture ordonne l'ensemble (opinions, attitudes, représentations sociales, idéologie) selon un critère de variabilité et un critère de labilité pouvant être aisément figuré sous la forme d'un schéma (fig. 1).

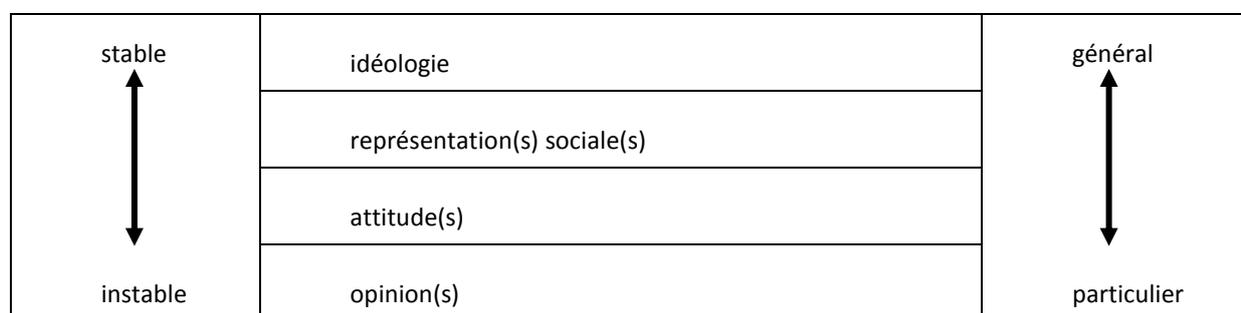


Fig 1 - L'architecture de la pensée sociale

On observe qu'à chaque étape vers l'amont, on gagne par définition en généralité et en stabilité : le niveau idéologique correspond aux éléments les plus stables et les plus généraux de la pensée sociale. À l'opposé se trouveraient les attitudes et les opinions. Ces dernières sont très instables (d'où la nécessité de réaliser régulièrement des sondages d'opinions pour établir des « photographies ») et portent sur des objets particuliers. Les attitudes, quant à elles, sont plus générales : on possède une opinion sur tel homme politique à un moment donné dans un contexte donné, et une attitude, plus large, à l'égard des hommes politiques. L'attitude, comme l'opinion, est individuelle même si elle peut être partagée. La représentation, quant à elle, a pour caractéristique d'être sociale, et l'idéologie, enfin, est collective.

Il reste à préciser que les relations d'un niveau à l'autre ne sont pas des relations d'inclusion mais des relations d'emboîtement. Ainsi la conjonction de deux opinions n'indique pas nécessairement l'existence d'une seule et même attitude qui en fournirait la raison mais l'existence d'au moins un nœud commun de dérivation qui peut se situer au niveau de l'attitude, de la représentation ou de l'idéologie.

Par ailleurs, deux opinions identiques dans leur formulation peuvent être éventuellement rattachées à deux attitudes différentes. C'est ce que montrent par exemple certaines convergences dans les votes où il arrive que plusieurs personnes se prononcent de la même façon sur la base de motivations, c'est-à-dire de raisons englobantes, qui sont différentes.

De même, deux attitudes identiques peuvent avoir pour « raison » deux représentations sociales ou deux idéologies différentes. Un exemple démonstratif est celui

de l'anti-individualisme manifesté aussi bien par certains catholiques que par certains communistes des années 50 dans leurs jugements de la psychanalyse (Moscovici, 1961).

Considérons enfin que le changement d'opinion n'indique pas nécessairement un changement d'attitude car il peut être purement circonstanciel. Il est assez facile de changer d'opinion, ici et maintenant, sur un enjeu limité, sans mettre forcément en cause sa propre appartenance. Au contraire, le changement d'attitude (et *a fortiori* de représentation) ne peut être que collectif, c'est-à-dire en accompagnement de mouvements de redéfinition de l'appartenance elle-même.

De l'ensemble de ces remarques découle une conséquence pratique : la saisie des opinions en elle-même est toujours insuffisante pour rendre compte des états de la cognition. La pensée sociale ne peut jamais être reconstruite de l'aval vers l'amont par des inférences successives. Autrement dit, le recueil des opinions ne garantit aucune compréhension. Tout juste se borne-t-il à fournir un état des lieux, une coupe instantanée, qui pourra changer tôt ou tard sans que l'on sache pourquoi ni comment. Dans cette perspective, seule la modélisation hiérarchique peut permettre d'accéder aux logiques sous-jacentes.

Le même raisonnement s'applique aux attitudes, avec les mêmes effets, et à son tour aux représentations sociales nécessairement enracinées dans une idéologie qui les inspire et les soutient.

Si l'on arrête ici cette remontée aux principes de raisons, c'est que l'on s'approche fatalement de composantes premières qui posent la question des universaux. Or, la psychologie sociale n'a manifestement pas les moyens conceptuels ni d'ailleurs empiriques qui lui permettraient d'apporter une contribution décisive à cette question. En revanche, plusieurs travaux ont permis d'illustrer expérimentalement quelques unes des articulations propres à l'architecture proposée.

Illustrations empiriques du modèle de l'architecture de la pensée sociale

Attitudes et structure des représentations sociales

Deux recherches inscrites dans le cadre de l'approche structurale des représentations sociales (Abric, 1994) ont tenté d'éclairer les relations entre attitudes et représentations sociales. Elles peuvent être résumées en une formule lapidaire, probablement excessive, mais qui traduit bien la nature des processus en cause dans l'architecture proposée par Rouquette : *les attitudes dépendent de représentations, mais les représentations ne dépendent pas ou peu des attitudes.*

La première partie de cet énoncé (*les attitudes dépendent des représentations sociales*) a été vérifiée par Rateau (2000). La base argumentaire de son travail est simple :

- si les attitudes dépendent des représentations sociales, alors un *changement de représentation doit entraîner un changement d'attitudes* ;
- compte tenu de ce que nous connaissons des rôles respectifs du noyau central et du système périphérique, on peut poser, par ailleurs, que *les attitudes sont associées essentiellement au noyau central des représentations.*

Ces hypothèses sont testées sur la base d'un dispositif expérimental qui repose sur trois conditions :

- une situation contrôle : les sujets émettent simplement leur attitude sur l'objet de représentation ;
- une deuxième situation où une information nouvelle est donnée aux sujets sur l'objet, information qui met en cause un élément périphérique de la représentation ;
- dans la troisième situation, c'est le noyau central qui est mis en cause par l'information nouvelle.

Les résultats vérifient toutes les hypothèses, à savoir que la mise en cause d'un élément constitutif de la représentation entraîne une modification de l'attitude (ici l'attitude positive envers l'objet devient négative) mais uniquement dans le cas où il s'agit d'un élément du noyau central. La mise en cause du système périphérique n'entraîne, elle, aucune modification de l'attitude initiale.

Les travaux de Tafani (2001) vont permettre d'étudier la suite de la proposition : *les représentations ne dépendent pas ou peu des attitudes*.

Sa recherche consiste à créer un changement d'attitude chez les sujets et à en observer les conséquences sur leur représentation de l'objet concerné. Tafani recueille donc la représentation que les étudiants partagent des « études », objet pour lequel ils sont très impliqués et dont nous connaissons assez bien maintenant, grâce aux travaux de Moliner (1995), le contenu et en particulier le noyau central. Il vérifie, par ailleurs, que l'attitude par rapport aux études est très positive dans cette population. Les participants sont alors répartis en deux groupes : au premier, on demande de rédiger un essai contre-attitudinal dans la plus pure tradition des travaux de Festinger (1957) sur la dissonance cognitive et de Kiesler (1971) sur l'engagement. On constate (et on mesure) alors que – comme dans toutes les autres recherches utilisant ce paradigme – ce groupe change d'attitude globale, en ce sens qu'il émet des jugements beaucoup moins positifs sur les études. Le deuxième groupe, quant à lui – qui servira de groupe contrôle – rédige un essai pro-attitudinal, son attitude globale par rapport aux études ne change pas et reste très positive.

Après l'expression de ces attitudes globales, il est alors demandé aux participants de s'exprimer sur le contenu de la représentation, en formulant une prise de position sur les dix éléments les plus importants qui la constituent. Cette liste comprend évidemment des éléments du noyau central et des éléments périphériques. On observe que le changement d'attitude n'affecte que le système périphérique de la représentation. Le noyau central, quant à lui, reste indépendant du changement d'attitude provoqué.

Idéologie et représentations sociales

Pour la majorité des auteurs, les représentations sociales concernent toujours des objets de connaissance délimités, découpés dans des champs plus larges de phénomènes. Et « *de tels découpages excluent que l'on puisse référer les objets à la seule sphère de l'idéologie* » (Jodelet, 1991, p. 29). C'est aussi ce qu'affirme Lipiansky (1991), rejoignant en cela la perspective de Doise (1985, p. 50) lorsqu'il constate que ce qui dissocie l'idéologie de la représentation est, entre autres, une distinction de niveau, « *l'idéologie jouant, au minimum, un rôle de contexte pour des représentations isolées* ». En d'autres termes, ce qui distingue les représentations sociales c'est qu'elles sont toujours référées à un objet

particulier (Ibáñez, 1991). Elles sont toujours représentations *de* quelque chose. Inversement, l'idéologie présente un caractère de généralité et porte davantage sur une *classe* d'objets, ce qui la rend comparable à un code interprétatif qui se trouve en amont des thématiques particulières. L'idéologie se caractérise donc par une tendance à la généralisation de sa pertinence ou, si l'on préfère, constitue un dispositif générateur et organisateur de représentations concernant certes des objets spécifiques, mais sans que ce dispositif lui-même soit ancré sur un objet particulier. De fait, l'idéologie est, pour beaucoup d'auteurs, posée comme l'instance de raison des représentations sociales et apparaît à la fois comme une manière de les ordonner (Moscovici, 1991), une condition de leur production (Ibáñez, 1991) ou, on l'a vu, comme un ensemble de contraintes sociocognitives présidant à leur élaboration et à leur organisation (Rouquette, 1996).

Il apparaît donc clairement qu'idéologie et représentation sociale constituent un système hiérarchisé dans lequel la première se situe en amont de la seconde. Cette hypothèse théorique a fait l'objet de plusieurs tentatives de validation expérimentale qui indiquent :

- d'une part, qu'un processus de négation de la représentation apparaît lorsque l'objet est inscrit dans un contexte idéologique antagoniste à celui du groupe étudié ;
- et d'autre part que la transgression d'une représentation peut être légitimée par le contexte idéologique auquel est associé l'objet (Rateau, 2000).
- enfin, que les processus d'adaptation des représentations sociales dépendent avant tout de critères de positionnement idéologiques (Rateau, 1999), lesquels agissent comme autant de « filtres cognitifs » sur les processus socio-représentationnels.

Ces travaux, purement expérimentaux, mettent tous en jeu des variables idéologiques *provoquées* : évaluation d'un sondage d'opinion fictif affiliant faussement les opinions centrales de la représentation à des groupes idéologiques antagonistes, assimilation de l'objet de représentation à des systèmes idéologiques différenciés créés de toute pièce, etc. Mais on retrouve les mêmes processus à propos d'une expérimentation de terrain (Rateau et Huchon, 2002). Celle-ci a consisté à repérer les éventuelles différences de représentations sociales des études entre deux syndicats étudiants idéologiquement différenciés d'une part et entre des étudiants syndiqués et non-syndiqués, d'autre part. Il apparaît nettement qu'à idéologies différentes – l'une exprimée dans un syndicalisme traditionnel, politisé, d'échelon national et l'autre manifestée dans un syndicalisme laïc, apolitique et local – correspondent des représentations différentes des études : l'une axée sur une vision intellectualisée de l'université comme lieu de savoir et de culture ayant pour principale vocation un enrichissement intellectuel personnel et l'autre développant une conception plus pratique des études comme un moyen d'acquérir des connaissances orientées vers la professionnalisation.

Idéologie, représentations sociales, attitudes et opinions

Une recherche de Wolter, Gurrieri et Sorribas (2009) propose d'explicitement empiriquement l'ensemble des liens de raisons proposé dans l'architecture de la pensée sociale en illustrant comment une variation au niveau supérieur de cette architecture (niveau idéologique) entraîne des variations des niveaux inférieurs (attitudes et opinions) en passant par le niveau intermédiaire (représentations sociales). Dans cette recherche, deux

populations idéologiquement différenciées ont été comparées : des participants auto-déclarés catholiques et des participants auto-déclarés sans appartenance religieuse. Leurs attitudes et leurs représentations vis-à-vis d'une initiative (fictive) prise par une église pour l'assistance des personnes sans-abris ont été mesurées. Les résultats montrent clairement que le champ représentationnel et le champ attitudinal sont clairement affectés par la variation idéologique de la population et conduisent les auteurs à avancer l'hypothèse d'un effet *domino* entre les différents niveaux de l'architecture.

Conclusion

Nous finirons ce texte en empruntant une citation à M.-L. Rouquette :

Ainsi, ce sont les mêmes conditions et contraintes cognitives issues de pratiques de la sociabilité qui, d'une part, lient ensemble les représentations particulières et, d'autre part, rejettent les représentations différentes ou antagonistes. Derrière la diversité apparente des préférences et des engagements, qui incite souvent les psychologues à tomber dans l'illusion d'une explication individualiste, se situent des règles configurantes d'origine sociale (Rouquette, 1996, p. 171).

Le développement de travaux visant l'explicitation de ces règles, au travers les notions d'effet de champ ou d'architecture de la pensée sociale proposées par M.-L. Rouquette, et que les quelques exemples ci-dessus permettent humblement et imparfaitement d'illustrer, s'avère selon nous capital. Nous pensons en effet que seule la mise en évidence raisonnée de ces règles permettra d'offrir des outils d'analyse et des clés de compréhension de l'ensemble des mouvements et des phénomènes sociaux d'hier et d'aujourd'hui. Qu'elle contribuera, pour tout dire, « à rendre à la psychologie sociale son statut de discipline nécessaire » (Rouquette, 2009, p. 10).

Références

- Abric, J.-C. (1994). *Pratiques sociales et représentations*. Paris : Presses Universitaires de France.
- Delouée, S. (2009). La place et le rôle des foules. In M. L. Rouquette (Ed.). *La pensée sociale* (pp. 189-210). Toulouse : Erès.
- Deschamps, J.-C., Paez, D., & Pennebaker, J. (2002). Mémoire Collective et Histoire à la fin du second millénaire. In S. Laurens & N. Roussiau (Eds.). *La mémoire sociale : identités et représentations sociales* (pp. 245-258). Rennes : Presses Universitaires de Rennes.
- Doise, W. (1982). *L'explication en psychologie sociale*. Paris : Presses Universitaires de France.
- Doise, W. (1985). Les représentations sociales : définition d'un concept. *Connexions*, 45, 243-253.
- Doise, W. (1990). Les représentations sociales. In R. Ghiglione, C. Bonnet & J. F. Richard (Eds.). *Traité de Psychologie Cognitive 3: Cognition, Représentation, Communication* (pp. 111-174). Paris : Dunod.
- Doise, W. (1993). *Logiques sociales dans le raisonnement*. Neuchâtel : Delachaux et Niestlé.
- Ernst-Vintila, A. (2009). Le rôle de l'implication personnelle dans l'expression de la pensée sociale sur les risques. In M. L. Rouquette (Ed.). *La pensée sociale* (pp. 159-187). Toulouse : Erès.
- Festinger, L. (1957). *A theory of cognitive dissonance*. Stanford : Stanford University Press
- Flament, C. & Rouquette, M.-L. (2003). *Anatomie des idées ordinaires*. Paris : Armand Colin.
- Haas, V. (2006). *Les savoirs du quotidien. Transmissions, Appropriations, Représentations*. Rennes : Presses universitaires de Rennes.

- Ibáñez, T. (1991). Propos sur l'articulation entre représentations sociales et idéologies. In V. Aebischer, J.-P. Deconchy & E.M. Lipiansky (Eds.), *Idéologies et représentations sociales*. Cousset : DelVal.
- Jodelet, D. (1989). *Les représentations sociales*. Paris : Presses Universitaires de France.
- Jodelet, D. (1991). L'idéologie dans l'étude des représentations sociales. In V. Aebischer, J.-P. Deconchy & E.M. Lipiansky (Eds.), *Idéologies et représentations sociales*. Cousset : DelVal.
- Juarez Romero, J. & Rouquette, M.-L. (2007). El pensamiento social : arquitectura y formas. de estudio. In M.A. Aguilar et A. Reid (Eds.), *Tratado de Psicología Social* (pp. 43- 63). Barcelona : Anthropos Editorial.
- Kiesler, C. A. (1971). *The Psychology of Commitment: Experiments Linking Behavior to Belief*. New York, NY: Academic Press.
- Lipiansky, E.-M (1991). Représentations sociales et idéologies. Analyse conceptuelle. In V. Aebischer, J.-P. Deconchy & E.-M. Lipiansky (Eds.), *Idéologies et représentations sociales*. Cousset : DelVal.
- Kahneman, D. & Tversky, A. (1982). On the Study of Statistical Intuitions. *Cognition*, 11, 123-141.
- Langer, E. (1975). The Illusion of Control. *Journal of Personality and Social Psychology*, 32, 311-328.
- Moliner, P. (1995). A Two-Dimensional Model of Social Representations. *European Journal of Social Psychology*, 1, 27-40.
- Moscovici, S. (1961). *La psychanalyse, son image et son public*. Paris : Presses Universitaires de France.
- Moscovici, S. (1991). La fin des représentations sociales ? In V. Aebischer, J.-P. Deconchy & E.-M. Lipiansky (Eds.), *Idéologies et représentations sociales*. Cousset : DelVal.
- Rateau, P. (1999). Les effets d'un conflit d'identification idéologique sur la structure d'une représentation sociale. *Les Cahiers Internationaux de Psychologie Sociale*, 42, 2, 90-101.
- Rateau, P. (2000). Idéologie, représentation sociale et attitude : étude expérimentale de leur hiérarchie. *Revue Internationale de Psychologie Sociale*, 13(1), 29-57.
- Rateau, P. (2009). Mémoire, oubli et identité sociale. In M.-L. Rouquette (Ed.), *La pensée sociale* (pp. 11-32). Toulouse : Erès.
- Rateau, P. & Huchon, M. (2002). Idéologie, représentation sociale et adhésion syndicale étudiante. *Bulletin de Psychologie*, 55, 3, 266-270.
- Ross, L., Amabile, T. M., & Steinmetz, J. L. (1977). Social roles, social control and biases in social perception. *Journal of Personality and Social Psychology*, 35, 485-494.
- Rouquette, M.-L. (1973). La pensée sociale. In S. Moscovici (Ed.). *Introduction à la psychologie sociale*, Tome 2 (pp. 299-327). Paris : Larousse.
- Rouquette, M.-L. (1975). *Les rumeurs*. Paris : Presses Universitaires de France.
- Rouquette, M.-L. (1990). Le syndrome de rumeur. *Communications*, 52, 119-123.
- Rouquette, M.-L. (1992). *La rumeur et le meurtre. L'affaire Fualdès*. Paris : Presses Universitaires de France.
- Rouquette, M.-L. (1994). *Chaînes magiques. Les maillons de l'appartenance*. Neuchâtel : Delachaux et Niestlé
- Rouquette, M.-L. (1996). Représentations sociales et idéologie. In J.-C. Deschamps & J.-L. Beauvois (Eds.), *Des attitudes aux attributions. Sur la construction de la réalité sociale* (pp. 163-173). Grenoble : Presses Universitaires de Grenoble.
- Rouquette, M.-L. (1998). *La communication sociale*. Paris : Dunod.
- Rouquette M.-L. (2009). *La pensée sociale. Perspectives fondamentales et recherches appliquées*. Toulouse : Erès.
- Rouquette, M.-L. & Delouvé, S. (2008). Mémoire de mines, mémoire de vignes. In J. Sagnes (Dir.), *La révolte du Midi viticole cent ans après : 1907-2007* (pp. 183-194). Perpignan : Presses Universitaires de Perpignan.
- Rouquette, M.-L. & Rateau, P. (1998). *Introduction à l'étude des représentations sociales*. Grenoble : Presses Universitaires de Grenoble.

Rateau, P., Ernst-Vintila, A. & Delouvé, S.

Sá, C. P. (2005). As memórias da memória social. In C. P. Sá (Dir.), *Memória, imaginário e representações sociais* (pp. 63-86). Rio de Janeiro, RJ : Editora do Museu da República.

Tversky, A. & Kahneman, D. (1980). Causal schemas in judgments under uncertainty. In M. Fishbein (Ed.), *Progress in social psychology* (pp. 49-72). Hillsdale, NJ: Erlbaum.

Tafari, E. (2001). Attitudes, engagement et dynamique des représentations sociales : études expérimentales. *Revue Internationale de Psychologie Sociale*, 14(1), 7-29.

Wolter, R. P., Gurrieri, C., & Sorribas, E. (2009) Empirical Illustration of the Hierarchical Organisation of Social Thought: A domino Effect? *Revista Interamericana de Psicología*, 43, 1-11.

Apresentação: 15/10/2011

Aprovação: 22/02/2012